

LES ROUTES DE L'IMPOSSIBLE

Le titre n'est pas de moi ! Il s'agit d'une émission de reportages sur les transports à travers le monde... Il y a pire, mais celui qui a été fait en Haïti, même si c'était vers une destination différente (Bombardopolis, plus à l'ouest), ressemble fort à ce que j'ai vécu au cours de mon voyage. Vous pouvez le voir ici : https://www.youtube.com/watch?v=vNS9rS_q0YY

Avant de partir, un coup d'œil à la carte du pays. Je pars de Port-au-Prince vers le Nord-Ouest. La route passe par Saint Marc, Gonaïves, Gros-Morne, Port-de-Paix et terminus Saint-Louis-du-Nord, Un trajet de 250 kilomètres. Les villes traversées sont entourées en bleu.



1^{er} épisode : préparatifs à Port-au-Prince le 29 septembre 2015.

J'ai parfois fait le voyage en avion, un petit avion qui transporte une quinzaine de passagers. L'atterrissage se fait à Port de Paix où l'aéroport ne ressemble pas à un aéroport... Sur la photo, on voit la rivière qui s'appelle « Trois Rivières » et la piste. Sur cette piste en terre battue, il y a des animaux, des gens, des parties de foot et même parfois des voitures. L'avion est annoncé par un coup de sifflet, comme sur le terrain de foot !

Le voyage est plus rapide, mais la valise n'arrive pas en même temps que nous ! Ce sera plus facile pour terminer le trajet en camionnette de Port de Paix à Saint-



Louis-du-Nord. Avec l'expérience, je mets une tenue de rechange dans mon sac à dos. En fait, à Port-au-Prince, aller à l'aéroport c'est plus facile que d'aller à la station des bus, une zone peu sécurisée.

L'autre avantage de l'avion, c'est que c'est plus rapide, on a peur moins longtemps. C'est là qu'on



comprend toutes les allusions à la bonté de Dieu qu'on retrouve sur les transports en commun ! En arrivant, croyant ou non, « Bon Dieu bon », c'est comme un soupir de soulagement...

Cette année, pas d'avion, les pilotes refusent d'atterrir sur une piste non sécurisée : elle est de plus en plus occupée par les habitants !

Pour prendre le bus, il faut un ticket pour confirmer la réservation. Longtemps, je suis allée le chercher la veille,

à la station. La situation d'insécurité du pays étant à un niveau de plus en plus haut, j'évite de prendre des risques inconsidérés. Quand je suis arrivée, le 27 septembre, un ami me prévient, « sans t'alarmer », qu'une jeune Française vient d'être enlevée en rentrant de son travail...

Depuis plusieurs voyages, grâce au téléphone cellulaire de Cledner, je peux lui demander de faire une réservation pour moi depuis Saint-Louis-du-Nord, puisque c'est là que se trouve le siège social de la compagnie de bus.

Le départ est annoncé pour 5h30. Je sais que l'horaire ne sera pas respecté, mais j'essaierai d'arriver à l'heure tout de même. Je trouve un taxi, Roger, qui accepte de venir me chercher à 5 heures le lendemain matin.

Dans la journée, j'ai un coup de fil d'Eugénie, une religieuse venue faire des études à la Catho d'Angers il y a quelques années. Elle ne veut pas que je prenne le risque de me promener dans les rues de Port-au-Prince à 5 heures du matin et me propose de m'y conduire. Elle tient à venir me chercher à l'hôtel dans l'après-midi et m'accueille dans sa communauté. Roger aura perdu une course, mais je serai moins inquiète pour aller à la station avec mon sac à dos et ma valise, et je passerai une nuit plus paisible.

2^{er} épisode : de Port-au-Prince à Saint-Louis-du-Nord le 30 septembre 2015.

Ce matin, lever tôt. Eugénie me prépare un en-cas pour le voyage.

5 heures : le chauffeur est prêt. Nous partons pour la station des bus. La ville est calme, il n'y a pas encore de « blocus », les embouteillages qui bloquent la circulation dans la journée. Quand on arrive, le bus de Patrick est là, mais pas le contrôleur. Je m'installe tout de même en attendant de savoir quelle place m'a été réservée. Ma valise est montée sur le toit par deux jeunes qui me réclament leur part.

5 h 47 : le jour n'est pas encore levé mais l'activité a commencé : les porteurs attendent la marchandise à monter sur le toit des bus. On y retrouve de tout : des matelas, de gros cartons, et même une moto ! Les marchands sont de plus en plus nombreux. On



peut acheter tout ce qu'on veut : des friandises, des pommes, des lunettes de soleil, des savonnettes

et des produits de beauté, des batteries et des pochettes pour les téléphones. On peut aussi acheter du temps de communication, faire recharger son téléphone.



Le spectacle est là pour faire passer le temps d'attente. A 6 heures, une grosse arrivée de clients. Le contrôleur, lui, arrive à 6 h 30. Je vais pouvoir avoir mon ticket : je suis à l'avant. Mon sac va trouver sa place sous le siège et je réalise alors que j'ai oublié le sac poubelle dans lequel j'aurais pu l'envelopper. La dernière fois, la pluie était rentrée et mon sac est arrivé en piteux état. A l'intérieur, je mets pas mal de choses dans des sacs en plastique, les dégâts ne seront donc pas trop importants...

A 7 heures, le bus n'est pas plein. Dehors, je vois un vieux monsieur se faire tirer par les bras : les contrôleurs se l'arrachent ! J'ai essayé de filmer, mais la réaction a été agressive. Souvent, mes explications sont entendues et je peux continuer, mais là, ce n'était pas possible...

On attend toujours que toutes les places soient occupées. Des vendeurs montent et descendent dans le bus pour proposer leurs marchandises. Une femme arrive à son tour et se met à faire un discours religieux. Les passagers écoutent ou font semblant. Le plus étonnant est qu'à la fin, elle ouvre son sac et propose des fioles préparées par ses soins avec des produits locaux. Elle assure que la potion est bonne pour tout soigner ou presque... qu'elle coûte moins cher que les médicaments. Et ça marche.

7 h 45 : le bus s'ébranle enfin... Nous sommes bien serrés, 3 par banquette, plus un passager dans la « ruelle » : 7 par rangée. La sortie de la ville se fait sans encombre. La circulation est dense, mais il n'y a pas de bouchons...

8 h 15 : le bus s'arrête ! A peu près au même endroit que lors de notre dernier voyage en 2014.

Le capot se lève et un mécanicien met de l'eau dans le radiateur ! Il faudra donc s'arrêter de temps en temps pour abreuver le moteur... Tout le monde en profite pour se dégourdir les jambes et faire pipi.

Nous repartons sur une route en bon état. Les chauffeurs privilégient la vitesse à la prudence, mais l'entourage est méfiant : les piétons, les motos, les camionnettes, les voitures privées connaissent la loi : celle du plus fort. Le klaxon en décide la plupart du temps.



10 h 15 : nous arrivons aux Gonaïves. C'est à peu près la mi-chemin en distance, mais en temps, on verra...

Le bus fera un arrêt pour permettre aux passagers de se ravitailler. En Haïti, on mange beaucoup en voyage. Sélitane m'explique qu'il vaut mieux être prudent : on sait quand on part, on ne sait jamais quand on arrive !

Le mécanicien en profite aussi pour remettre de l'eau dans le radiateur... tout en mettant un seau plein d'eau dans le bus. Ça pourra toujours servir !

10 h 45 : nous reprenons la route qui sera en bon état jusqu'à la ville du Cap Haïtien. Mais après quelques kilomètres, au carrefour Joffre, nous devons obliquer vers le Nord-Ouest. La ville de Port-de-Paix n'a jamais eu droit à une vraie route asphaltée. Seule amélioration après le séisme de 2010, des ponts ont été réalisés sur les rivières que nous ne sommes plus obligés de passer à gué. A l'occasion de notre précédent voyage en 2014, nous en avons compté 17 !



gué se traverse facilement.

Voilà, c'est la piste. Premier contact : la poussière. Il vaut mieux ne pas suivre un autre véhicule... Le premier pont est déjà détruit : le bus passe à nouveau dans la rivière ! Je crains pour les autres, mais il n'y en aura que deux dans cet état. Par contre, le bus doit s'arrêter pour monter la marche qui s'est formée entre la piste de terre et le béton du pont. Après Gros-Morne, le pont sur les 3 Rivières (le fleuve qui se jette dans la mer à Port de Paix) a l'air terminé, mais des blocs de béton empêchent les véhicules de l'utiliser. Aujourd'hui, il ne pleut pas, le

gué se traverse facilement. Des amis à Port-au-Prince nous disent de temps en temps que la route est bonne, mais comme elle reste en terre, les pluies la dégradent rapidement. Les bus et les camions qui l'empruntent accentuent les ornières, le ruissellement creuse des ravines. Tous les véhicules cherchent la meilleure trajectoire... Le bus tangué, les passagers sont malmenés. Il vaut mieux être en forme pour subir un tel voyage dans ces conditions. Le soleil est chaud et bien sûr, le bus n'a pas la climatisation ! On est bien serré, ça tient chaud ! A l'arrivée, on est tous « coffré ». Nous n'avons pas l'équivalent en français, mais l'image est parlante... Sur le toit, les marchandises sont bien arrimées. Les mécaniciens les surveillent puisqu'ils voyagent aussi « en l'air ».

En chemin, j'aperçois de gros engins qui aplanissent la route, mais ça s'arrête là. Un proverbe haïtien illustre très bien ce genre d'intervention : « lave men, siye atè », on se lave les mains, on les essuie dans la terre.

13 h 30 : on entend blop, blop, blop sous le bus... qui s'arrête ! Le terminus s'éloigne encore... Cledner m'avait dit que si tout allait bien, le bus arrivait vers 14 heures... Les



téléphones s'excitent pour prévenir que nous ne serons pas à l'heure ! Cette fois, les mécaniciens se glissent sous le bus, le radiateur n'est pas en cause ! Les passagers descendent pour suivre les réparations. J'en fais autant, c'est toujours bon de se « décoffrer » !

On comprend qu'une pièce doit être changée. Pas besoin de chercher un concessionnaire, il suffit de sortir un seau. Celui-là n'est pas réservé à l'eau, mais aux pièces détachées. Et le mécanicien y trouvera son bonheur, qui fera celui des passagers !... Il est déjà 14 heures et nous repartons.



La route est maintenant à flanc de montagne, j'attends avec impatience de voir la mer, ça veut dire qu'on approche de Port de Paix. On laisse les premiers passagers à partir de Bassin Bleu. Il n'y a pas de station ni d'abri-bus, chacun demande au chauffeur son arrêt, se met à crier parce qu'il ne s'arrête pas immédiatement... et réclame ses bagages aux travailleurs sur le toit. C'est toujours un peu compliqué, parce que s'ils ont été montés parmi les premiers, il faut aller les chercher en dessous. L'étonnant est que chacun récupère son bien alors que les emballages se ressemblent : les mêmes sachets, les mêmes cartons ! ... Il vaut mieux que ce ne soit pas trop fragile ! Ceux qui ont la chance d'être sur la même banquette se retrouvent un peu moins serrés...

14 h 30 : on arrive à Port de Paix. Les derniers kilomètres sont interminables à cause de tous les arrêts... Dans Saint-Louis, je surveille là où je dois descendre. J'ai oublié que c'était en face le bureau du juge de paix, je suis descendue un peu plus loin et je ne reconnais plus l'entrée de la rue Nelfrard. J'appelle Cledner qui vient à ma rencontre avec Chacha. Il est 15 h 30.

Je suis très heureuse d'être bien arrivée. Chaque voyage est une aventure... En Haïti, on apprend la patience, et si on rencontre un problème, on trouvera une solution.

L'accueil est toujours aussi chaleureux. Après une bonne douche (un seau et un gobelet...) qui va me dépoussiérer et me rafraîchir, j'aurai droit à un bon café et un repas. Merci à tous.

3^{er} épisode : de Saint-Louis-du-Nord à l'Anse-à-Foleur le 3 octobre 2015, et retour le 16.

Pour les besoins de déplacements entre les villes voisines, il y a différentes possibilités : la camionnette, la petite camionnette-moto (c'est nouveau et je pense qu'on en verra de plus en plus) ou la moto.



Les pilotes de moto, comme ceux des bus, sont des as ! Ils ont un bon sens de l'équilibre pour transporter toutes sortes de charges et les passagers. La rue principale de Saint-Louis-du-Nord est maintenant bétonnée, mais en dehors, c'est aussi de la piste, plus ou moins défoncée... poussiéreuse par temps sec.

Les motos sont très pratiques pour les petits déplacements en ville. La sécurité n'est peut-être pas au top, mais ici, on compte sur « Bon Dye bon » !

Pour aller à l'Anse-à-Foleur, nous n'avons pas été gênés par la poussière. Il avait bien plu dans la nuit. A la rivière des Barres, Cledner a choisi une moto assez puissante pour nous emmener au-delà de l'Anse-à-Foleur, jusqu'au carrefour Marc-Aurèle, ce qui nous évite une heure de marche à pied. Avec la boue, le taxi ne nous promet rien. En effet, il pleut encore un peu. Pour ne pas que je



moi mouille, je me retrouve coincée sous son imperméable, entre lui et Cledner. Je devine la route que je connais bien et je me cramponne ! Les secousses permettent de rectifier la position et ne pas écraser le chauffeur, ni repousser Cledner sur le porte-bagage. Nous ferons le trajet comme ça jusqu'à l'Anse-à-Foleur où je sortirai de mon « abri » ! Nous n'irons pas jusqu'au carrefour, il y a une dernière montée trop glissante pour la moto. Mais nous y étions presque. De toute façon, à partir de là, le chemin est réservé aux piétons

et aux animaux... La pente est très forte, les motos ne passent pas. Et Roli était là pour prendre mon sac à dos et m'aider à monter... dans la boue. On croise des gens qui descendent au marché. Une petite dame s'amuse : « Geneviève va prendre la boue ! » Eh oui, comme tout le monde.

Le séjour à Mahotière se fera sans véhicule, tout à pied ! Par chance, il n'a pas trop plu. L'anniversaire de l'école a eu lieu sous un beau soleil.

Le 14 octobre, nous prenons le chemin en sens inverse. Ça descend, mais la pente est aussi forte et c'est difficile (J'appréhende toujours de me faire une entorse...).

A l'Anse-à-Foleur, nous attendons un taxi-moto. La route ne s'est pas améliorée : à Berger, la moto doit passer sur la plage, dans le sable. Plus loin, la rivière Marigotte est trop pleine, il faut faire un détour dans les plantations de bananiers... La rivière des Barres est bien profonde aussi. La moto chasse sur les galets glissants du fond... Bravo encore le chauffeur qui s'en sort avec ses deux passagers.



4^{ème} épisode : de Saint-Louis-du-Nord à Port-au-Prince le 18 octobre 2015.

Le transporteur Patrick propose un service amélioré pour ses clients. Pour le retour, je prends un ticket qui coûte moitié plus cher. Le premier avantage, c'est qu'il ne part pas à 2 heures du matin comme l'autre, mais à 5 heures.

Il faut se lever tôt, mais on n'attendra pas aussi longtemps qu'à Port-au-Prince. Il suffit de sortir devant la maison. Il reste un lampadaire solaire allumé, on va se mettre dessous. Après quelques minutes, un bus arrive, c'est bien Patrick. C'est un petit bus. Je monte à ma place et ma valise ne monte pas sur le toit, elle reste dans l'allée. On m'annonce qu'on arrangera tout cela à Port-de-Paix... J'entends alors quelqu'un m'interpeller : surprise, c'est Sélitane. Nous nous connaissons depuis 1978 et je ne la rencontre pas à tous les séjours. Elle est parfois chez sa fille à Miami, ou à Port-au-Prince. Mais là, nous avons la chance de faire le trajet ensemble. Je l'avais vue chez elle à mon arrivée, nous aurons le temps de discuter... Elle m'explique que la majorité des passagers vont monter à Port-de-Paix. Je vais m'asseoir à côté d'elle et je découvre le confort du bus : ceinture de sécurité, climatisation, un siège par passager, le grand luxe ! Nous sommes très bien installées pour discuter.



En ville, le bus s'arrête à un endroit qui ressemble à une station à laquelle des gens attendent. Ils veulent tous monter en même temps, mais le contrôleur les en empêche : on commence par sortir les gros paquets encombrants dont ma valise. Sélitane descend et me rassure : ma valise a bien été montée sur le toit, avec son sac.

Une des premières personnes à monter, une petite dame, a du souci à se faire : on lui dit que son ticket est périmé, il était pour hier. Elle assure qu'elle l'a acheté hier pour aujourd'hui ! Soit elle est de bonne foi et elle s'est fait avoir, soit elle a eu un empêchement et elle se débrouille bien ! Elle reste dans le bus et chacun trouvera sa place. La petite dame va s'asseoir sur une glacière près du chauffeur. Ceux qui ont un sac plutôt plat pourront le mettre dans le porte-bagage, sinon, il restera sur les genoux... Le mécanicien a enfilé sa blouse de travail et a inspecté le moteur, histoire de voir si tout allait bien ! Il porte un maillot « Patrick coach line » comme tous ceux qui travaillent pour lui. Le chauffeur, lui, a une tenue neutre.

On part de Port-de-Paix à 6 h 30. Il fait jour maintenant. J'ai attaché ma ceinture, (eh oui, comme



dans l'avion) et la climatisation marche presque trop bien. Mon voisin m'aide à la régler en supprimant la soufflerie.

La route est encore plus défoncée qu'à l'aller. Depuis la grosse pluie du 16 au soir, il y a deux jours, des ravines se sont creusées, des trous se sont formés et gardent l'eau, des pierres sont dégagées et sautent... Les motos roulent en zigzag, encore plus que le bus. Par endroits, elles vont même plus vite !

Avant Gros Morne, mon voisin de devant téléphone en précisant la route que prend le bus, et même de quel côté il se trouve dans le bus... Je pense qu'il va descendre et que quelqu'un vient le chercher. Mais non, il a

une cassette vidéo à donner à un copain. Il n'aura qu'à passer le bras par la fenêtre. Mieux que DHL ou Colissimo !

Ça commence donc très bien, trop bien... J'aurais dû me douter de quelque chose !

En pleine campagne, le bus s'arrête. Il est 7 h 50. Tout le monde descend (ou presque), le mécanicien aussi. Tout le monde se précipite de l'autre côté de la route, à l'ombre, et le bus fera la même chose peu après. Nous sommes à l'entrée d'une maison où les gens sont accueillants : ils prêtent une chaise au couple avec son bébé, et ils ont bientôt sorti tous leurs sièges... Les passagers prennent leur mal en patience. Je me retrouve à répondre aux questions d'un jeune qui veut savoir comment est la vie en France... Comme c'est en créole, d'autres viennent écouter et même participer. Ils sont très curieux... On parle même de permis de conduire. Il y en a un qui a l'air de connaître. Je lui demande s'il est allé en France, mais non, il a juste rencontré des étrangers et il a discuté avec eux. Il me dit aussi qu'il retourne à



Duty. Quand je lui demande s'il y était pour l'école nationale, il a été très étonné de constater que j'étais au courant de son travail comme ingénieur ! Malheureusement, il n'a pas réalisé ce qui était attendu sur place : il avait seulement comme mission de refaire le toit alors que les murs en avaient également sérieusement besoin ! Il était tout de même épaté qu'une Française dans le même bus que lui soit au courant de ce qu'il venait faire dans ce trou perdu ! Jean-Claude et Jean-Renel m'avaient expliqué que les ingénieurs mandatés pour venir à Duty n'étaient pas très intéressés. J'ai pu le constater : il a eu des difficultés pour faire venir les matériaux car la route ne vient pas jusqu'à Duty. Il a été logé dans une maison au confort minimum. Il avait l'électricité mais pas Internet ! Bref, il était très content de rentrer à Port-au-Prince.



Ca fait maintenant bientôt une heure qu'on attend. Sélitane a trouvé un peu plus loin un type qui vendait des petits gâteaux (bonbon siwo) faits par sa femme. Elle l'a fait venir en lui disant que les passagers du bus en panne lui en achèteraient sûrement. C'est ce que j'ai fait : un pour maintenant, un pour plus tard. C'est le moment de sortir une petite brique de lait à la cacahuète, un peu chaud mais très bon. Sélitane fait l'article pour les gâteaux du marchand et du coup il en écoulera une bonne quantité. 5 gourdes l'unité, c'est un prix raisonnable (à peine 0,10€). Sa femme sera contente, mais deux passagères trouvent qu'ils manquent de « pike ». Elles auraient mis plus de gingembre qui donne un goût piquant.

Et le temps passe... le chauffeur a disparu ! On dit qu'il est allé se reposer dans la maison qui est en face. C'est bizarre que le bus se soit arrêté justement là ! Serait-ce seulement l'effet du hasard ? On sait maintenant que le problème vient d'un compresseur qui est indispensable aux freins. Sans freins, le chauffeur ne veut pas

prendre le risque de continuer...

En attendant, je filme, je fais des photos. Seule une passagère qui doit prendre l'avion ce soir pour Miami ne veut pas paraître sur Internet. Elle peut être tranquille, elle n'y sera pas. Les autres sont d'accord pour dire que la réalité que je montre est différente de celle des journalistes...

Il est déjà 10 h 30, je vais m'asseoir avec Sélitane sur les marches de la maison. On devrait être sur la route de Port-au-Prince, ou sur la route de Morne Kabrit. En effet, on ne sait toujours pas si les bus passent à l'Arcahaie ou si les manifestants bloquent la route. J'ai rencontré quelqu'un qui s'est trouvé dans un bus bloqué. On a fait descendre tous les passagers et on a brûlé le bus ! Heureusement, je ne l'ai appris qu'après... Les chauffeurs se téléphonent et passent alors par une route qui fait peur, parce qu'elle traverse le morne Kabrit qui a la réputation d'être très dangereux. Ça inquiète beaucoup les passagers...

Dans les discussions, en attendant de connaître notre sort, il a été question des élections. Comme partout, chacun affirme ses arguments et insiste pour faire passer ses idées...

On voit passer un bus « Patrick » qui fait le trajet dans l'autre sens, mais le temps d'aller à Saint Louis, de déposer tous les passagers, il ne pourra pas revenir nous conduire à Port-au-Prince... Il va falloir faire quelque chose. J'appelle un numéro de téléphone noté sur le billet et je tombe sur un employé qui ne sait pas que le bus est en



panne. Il me dit qu'il va en parler au directeur. De toute façon, le chauffeur a un téléphone... En effet, il est en train de téléphoner, mais nous annonce qu'il n'a plus de carte !...

Les passagers sont divisés : certains veulent se débrouiller de leur côté, mais en payant de nouveau le voyage. Sélitane insiste pour une solution collective. C'est la compagnie de bus qui a été payée pour nous conduire jusqu'à Port-au-Prince qui doit trouver la solution.

A midi, finalement, deux camionnettes vides s'arrêtent... Elles vont nous emmener jusqu'aux Gonaïves où le chauffeur affrètera un bus qui nous mènera jusqu'à destination. La solution est acceptée



et la répartition se fait : 15 personnes à l'arrière sur les planches qui servent de sièges, les places dans la cabine, à côté du chauffeur, seront réservées aux familles avec leur jeune enfant. Le confort du départ a bien diminué ! Nous sommes un peu serrés, encombrés par les bagages qui n'ont pas pu être sur le toit de la cabine de la camionnette, ballotés, grillés par le soleil, mais résignés...

Mais il faut encore attendre... Il y a toujours des discussions avec le chauffeur : va-t-il nous accompagner pour régler le

problème du bus aux Gonaïves ? Oui, mais il va y aller aux commandes de son bus vide. Il nous explique que sans le compresseur, les freins risquent de lâcher. Il ne veut risquer l'accident avec les passagers. Bon, d'accord, mais la camionnette surchargée est-elle plus fiable ?

Tout le monde est pressé de partir, ça chauffe vraiment très fort. Le soleil est au maximum. Mon foulard, qui a été utile contre le froid de la climatisation en partant ce matin, va me protéger un peu les bras, mais pas le nez. J'ai besoin de voir ce qui se passe pour maintenir l'équilibre : on est ballotté dans tous les sens (la camionnette avance en zigzag entre les trous), on saute (sur le banc de bois, c'est éprouvant) et on discute fort aussi : Sélitane s'oppose à un passager à propos des élections et chacun y met son grain de sel...

Au début, le bus est passé devant en nous envoyant généreusement la poussière. Les passagers ont réclamé qu'on le double, ce qui a été fait, en espérant que ses freins ne lâchent pas !...

C'est vraiment une épreuve ce trajet. Un moment, avec les secousses, une place s'est formée à l'arrière. J'étais à côté, je m'y suis mise, j'avais les genoux moins bloqués, mais Sélitane m'en a empêchée : « Non, Geneviève, des fois, la porte de la camionnette s'ouvre ! » Un argument valable. J'ai repris ma place près d'elle et les passagers se sont réinstallés pour boucher cet espace. Et tout ça en roulant, cahotant... Un moment, il a fallu ré-agencer les colis qui venaient nous écraser le devant des jambes ou les pieds, toujours en roulant.



A l'entrée des Gonaïves, les deux camionnettes s'arrêtent pour concertation. Notre chauffeur met sa cabine à l'ombre, mais nous, les passagers arrière, nous sommes au soleil. Nous venons d'y passer une heure ! Une dame demande au chauffeur d'avancer un peu, sans succès. Je le lui ai demandé à mon tour et cette fois, tout le monde se retrouve à l'ombre. Merci chauffeur !

Pour aller à la station des bus, les camionnettes ont évité le centre ville. Un passager réclamait de pouvoir manger, il avait faim ! Son désir sera exaucé : à la

station, je découvre un restaurant magnifique, qu'on pourrait retrouver sur les aires de nos autoroutes. Je suis allée aux toilettes : impeccables ! C'était mieux que le bord de la route ! Comme vous le voyez sur la photo, ma valise verte était bien attachée. Vous voyez aussi les sièges à l'arrière. Ils manquent un peu de moelleux !...

Nous ne sommes pas encore au terminus !

13 h 40 : ça bouge. Les passagers du bus Patrick traversent la route. Notre chauffeur a affrété un bus. Il s'appelle « berceau nou », notre berceau...

Je ne me suis pas précipitée et je vois les passagers redescendre et Sélitane monter dans un autre bus derrière : « Jezi Konnen », Jésus sait ! Nous, nous ne savons pas... Sélitane est déjà installée et m'a gardé une place. Je vérifie que la valise monte sur le bon bus et je la rejoins. Mon sac à dos aura une place dans le porte-bagage. Il ne sera pas sur mes genoux...

Dehors, ça discute dur : il semble que les chauffeurs n'arrivent pas à se mettre d'accord. Dans le bus, ça braille aussi. Deux passagers sont invités à aller négocier en petit comité. Finalement, il y en a un qui rentre et qui nous annonce que Patrick va envoyer un bus : fausse alerte...

14 h 30 : le bus bouge enfin, pour aller se mettre à côté d'un autre : « Nativité ». Les passagers sont



invités à le rejoindre pendant que les bagages passeront d'un toit de bus à l'autre !... Jamais deux sans trois. On devrait pouvoir bientôt partir. Cette fois, pas de place pour les sacs : Sélitane aura le sien sur les genoux, et moi aussi... Je suis près de la fenêtre, encore au soleil et nous attendons toujours. D'autres passagers montent : c'est un bus qui prend 3 personnes par banc : 72 passagers en tout. Nous n'allons pas le remplir avec une trentaine de personnes. Mais ces personnes qui ont payé 1 000 gourdes pour



plus de confort veulent rester 2 par banc et refusent de se serrer. Sélitane s'adresse aux passagers : ne veulent-ils pas arriver enfin à Port-au-Prince, non ? S'il faut en passer par là, qu'on le fasse et au plus vite : de toute façon, nous avons besoin des transports en commun. Les compagnies ont le pouvoir de nous imposer leur volonté. Finalement, de nouveaux passagers montent et trouvent leur place, et tout le monde se serre... Nous avons perdu en confort, mais nous avons l'espoir de continuer la route. Quand le bus s'ébranle, j'entends une passagère dire : « il va faire semblant de partir... ». En effet, il traverse la rue pour faire le plein à la station-service. Après avoir fait le plein, il sort de là et... surprise, on part ! Il est près de 3 heures de l'après-midi !

Pendant ce temps, je reçois des appels de Rosena qui suit mon épopée. Elle partait ce matin de Mahotièrre pour aller au Cap-Haïtien. Elle est arrivée chez elle avant moi.

Il reste un souci : est-ce que les bus passent à l'Arcahaie ? J'aperçois une voiture de candidats aux prochaines élections prévues le 25 octobre prochain, dans une semaine. Il paraît que ça leur arrive de bloquer la circulation. Heureusement pour nous, ceux-là sont pacifiques et ne prennent pas trop de place.

Finalement, le bus n'a pas dévié la route. On passera par l'Arcahaie. En y arrivant, tout est calme, pas de trace de manifestation. On ne peut pas avoir tous les ennuis tout de même !

Cette fois, on approche de Port-au-Prince. J'essaie d'appeler Eugénie qui m'a dit qu'elle venait me chercher. Je n'arrive pas à savoir où sera le terminus. En principe, le bus doit aller au terminus de Patrick, près de l'aéroport, mais le chauffeur ne dit pas clairement où il va. Pour être tranquille et ne pas avoir à répondre aux questions des passagers, il met la musique à fond ! Quand Eugénie m'appelle, je ne l'entends pas... Nous passons au carrefour de la « Rout Nèf » où des gens descendent et le bus va jusqu'à la station des Gonaïves. Il satisfait d'abord les clients qu'il a des chances de retrouver. Ceux de Saint-Louis et Port-de-Paix, ce sont des clients occasionnels, ils attendront bien encore un peu !

18 heures : cette fois, on arrive au terminus. La fille de Sélitane vient la chercher. Je suis ravie de la revoir. Les enfants de Sélitane, je les ai vus grandir...

Devant le garage de Patrick, je vois Eugénie dans une voiture. Elle a réussi à être là pour m'accueillir ! Un grand merci. Elle devra m'attendre encore un peu : la valise doit descendre... et remonter dans sa voiture. Je me laisse conduire et j'apprécie l'accueil. Je pourrai passer une bonne nuit au calme et une journée de repos avant de prendre l'avion. A chaque arrivée, c'est un véritable soulagement ! Finalement, il ne faut pas se décourager, on arrive toujours... 13 heures de voyage, ce n'est pas le record, mais pour 250 km, cela fait tout de même partie des plus longs...



Au cours du voyage, j'ai enregistré un message de Sélitane pour les amis français. C'est un témoignage du moral des Haïtiens. Elle garde le sourire malgré la situation :

Sélitane : Map di tout zanmi an Frans yo bonjou. Mwen menm ak Geneviève nou nan zòn Gwo Mòn nan la. Nap rantr Pòtoprens. Bis la pran pa n avèk nou la.

Geneviève : Men ti pa ti pa na rive, menm si nou blije ale apye !

Sélitane : Nap rive kan menm. Alò Geneviève tap èksplike moun yo sitiyasyon la Frans. Ayiti nou menm, kote peyi a di men kè nou toujou byen kontan. Nou gen yon bèl solèy kap klere nou la, bèl pyebwa, men peyi a di men se pou nou li ye nou pa kap dekouraje. Zanmi an Frans yo, Geneviève ap rive kanmenm Pòtoprens pi ta. Bòn jounen.

Vous voulez peut-être une traduction ?

Sélitane : Je dis bonjour à tous les amis en France. Avec Geneviève nous sommes dans la zone de Gros Morne. Nous rentrons à Port-au-Prince. Le bus est en panne avec nous.

Geneviève : mais nous allons arriver pas à pas, même si nous sommes obligés d'aller à pied !

Sélitane : Nous allons arriver quand même. Alors Geneviève a expliqué aux gens la situation en France. Pour nous en Haïti, le pays est dur mais notre cœur est toujours content. Nous avons un beau soleil qui nous éclaire, de beaux arbres, le pays est dur, mais c'est notre pays et nous ne pouvons pas nous décourager. Amis français, Geneviève va arriver quand même à Port-au-Prince, plus tard. Bonne journée.

Finalement, le voyage s'est bien passé ! Même si je me retrouve la seule blanche dans le bus, je ne me sens pas étrangère grâce au créole. Le fait de le parler me permet d'être accueillie et de partager les aléas de la vie difficile des Haïtiens, souvent avec le sourire !

Fait à Angers au retour du voyage en 2015 par Geneviève GREVÊCHE-LERAY (06 33 53 72 66)